[Theophraste]
~~FRC 4'. 32376~~ ~~32376~~
Case FRC 13216

ADIEU

DES

PATRIOTES FRANÇAIS,

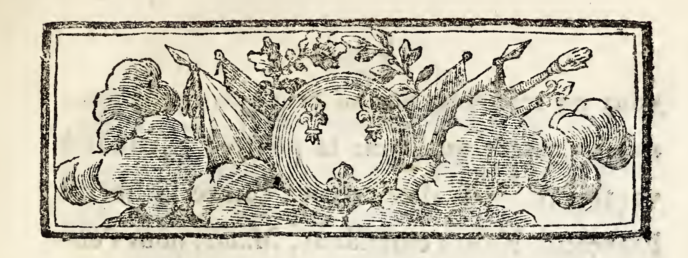
A L'ASSEMBLÉE DOUARRIÈRE

DES REPRÉSENTANS

DE LA NATION.



De l'Imprimerie D'APELLES le jeune, rue de la Vérité, N°. 100, le 30 Septembre 1791.



ADIEU

DES

PATRIOTES FRANÇAIS,

A l'Assemblée douarrière des Représentans de la Nation.

VOUS vous décidez donc à quitter un siége, qui depuis long-tems gémissoit de vous porter ? nous avons peine à le croire.... Seroit-il vrai que vous renonceriez à une Cour, qui faisoit vos délices, à une Cour, dont vous favorisiez les prétentions ridicules et tyranniques, à une Cour, qui récompensoit si bien votre zèle à seconder ses plans anti-constitutionnels. Si cela est, grâces vous soient rendues ; mais, non, vous nous trompez, vous quittez la scène, et

vous ne renoncez pas au cruel plaisir de nous nuire, autant que vous le pourrez. Rendus à vos foyers, vous allez cabaler contre la liberté Française. Nous t'entendons, *Mauri*, nous t'entendons prêcher par-tout ton infâme doctrine, protester contre la Constitution, la déclarer attentatoire aux droits de Dieu, et te créer des partisans contre elle, sur-tout, au milieu d'un monde qui ignore tes infâmes débauches, ton irreligion. Tu vas te parer d'un masque de piété, pour couvrir tes indignes prétentions, et ton aveugle ambition. Cours à Rome, c'est-là que des lauriers t'attendent; Rome va t'affubler de la pourpre, pour prix des services que tu as paru lui rendre. * Rome, l'imbécille Rome te canonisera sans procédure, parce qu'à ses yeux, fût-on libertin, comme toi, on est saint quand on plaide pour elle.

---

* L'abbé Mauri a plus nuit à l'Eglise, par ses déclamations et ses emportemens, que M. l'Evêque d'Autun, par les vérités tranquilles qu'il en a dites.

Pour toi, *Duval Dépréménil*, où vas-tu te retirer? Rebel à ton Roi, avant la conquête de la Liberté, traître à ta patrie, après la destruction de la Bastille, quel sera ton réfuge? les Petites-Maisons.

Malouet, *l'insidieux* Malouet, s'attend-il à l'infâmie dont son nom doit être couvert? Nous lui savons trop de bon sens pour croire qu'il mérite quelques regrets; vil courtisan, âme basse, il n'a cessé de défendre la tyrannie, contre les demandes justes d'un Peuple, d'une Nation généreuse, opprimée depuis tant de siècles. Consulte maintenant l'opinion publique, demande-lui quel rang elle te prépare dans les annales de l'Empire. Elle te dira que le mépris, la haine, et l'horreur te suivront jusqu'au de-là du tombeau; que puisque tu n'as pas crains, de fouler aux pieds les loix de l'honneur, de la nature et de l'humanité, elle te regardera désormais, comme un monstre indigne de sa confiance, et un objet d'exécration dans la société.

Barnave; quel chemin vas-tu prendre? sera-ce celui de Grenoble, ou de nos Colonies? arrête, insensé, ne prends ni l'un ni l'autre. Les hommes de couleur, dont tu t'es montré l'ennemi implacable, te dévoreroient tout vivant; ils t'immoleroient sur l'autel de la Liberté que tu as voulu leur ravir; ou, s'ils te laissoient vivre, ce ne seroit que pour prolonger ton supplice, par la vue des flots de sang que ton infâme éloquence va faire répandre. Renonce aussi à ta patrie; l'année dernière elle te préparoit des autels, aujourd'hui elle t'abhore. Être versatil tu as détruit toi-même le laurier destiné à te faire des couronnes. Tu n'as maintenant qu'un parti à prendre, vole à Constantinople, tu y trouveras le moyen sûr d'alimenter tes passions. Le Sultan ne peut manquer de te ranger au nombre de ses favoris, il aime tout ce qui défend le despotisme; comblé des faveurs d'un tel potentat, les mignons ne te manqueront pas, et ton bonheur sera parfait. Si tu fais ce voyage, tu mériteras notre reconnoissance;

c'est le seul moyen de nous faire dire : *Barnave est un galant homme.*

Alexandre, et Charles Lameth, vous pouvez, tous deux, rester dans votre cul-de-sac. La Constitution vous assure votre propriété, et la loi la défend. Ne craignez point qu'on vous interrompe dans votre repaire ; nous vous méprisons autant, que nous avions d'estime pour vous, au commencement de votre carrière. Pour mieux nous assassiner, vous vous êtes dis nos amis ; nous ne sommes pas défians, nous l'avons cru. Perfides ! c'étoit pour mieux nous tromper. Fûtes-vous jamais Législateurs ? non, vous n'êtes que des bourreaux. Nous regrettons aujourd'hui le fracas de l'hôtel de Castrie, et si notre regret pouvoit rétablir les meubles de cet hôtel, *in statu quo,* de Castrie n'auroit aujourd'hui qu'à s'applaudir de son triomphe ; mais c'est trop long-tems vous parler, passons à un autre.

D'André, tu viens d'acheter, dit-on, un fond

d'épicerie, tu as eu raison, les cornets à poivre ne te coûteront pas cher; les souscripteurs du Babillard viendront en foule, te vendre tous les numéros de cet infâme folliculaire, à un liard la livre; et tu leur rendras encore service en les leur achetant à ce prix. Les affiches du Chant du Coq, dont les auteurs, sans t'oublier, mériteroient le sort du dindon, te serviront pour faire des sacs à café, et des enveloppes à sucre. Une seule chose nous inquiete; c'est comment tu pourras te faire des pratiques; tous les Parisiens savent, que tu es l'ennemi de la Liberté, le boute-feu du Champ-de-Mars, le fauteur du projet contre la Liberté de la presse, et de la destruction des Clubs patriotes. Comment pourront-ils se fier à tes marchandises, n'auront-ils pas à craindre que tu ne les empoisonne, pour te venger de n'avoir pu complettement leur donner des fers?

Partez de Paris au plus vîte, partez, illustre Desmeuniers, aujourd'hui votre inviolabilité cesse, et madame Ch...., marchande de tableaux,

rue de l'Echelle, n'est pas d'humeur à vous faire présent de la monture de trois estampes, en bordures dorées; dont une pour la liste des députés, une pour un plan, et l'autre pour le prélude de Nina, dont elle vous a fournie l'estampe. Voici votre mémoire pour le tout, 36 livres, que vous avez escroqué. Nous convenons qu'il ne seroit pas honnête à elle de faire du bruit pour une telle bagatelle. Mais que voulez-vous! les femmes sont avares et peu endurantes; d'ailleurs, on lui a tant répété de fois que vous êtes l'ennemi de la Constitution, que le mot seul de Liberté vous donne la colique, qu'elle ne vous fera pas grâce, si elle peut vous joindre. Partez donc, déguisez-vous en valet de cour, ou en courrier, comme le soir du départ des Dames tantes. Si, cependant, vous prenez ce dernier parti, prenez garde aux Dames de la Halle. Vous savez qu'à la grille de Chaillot, le 19 février dernier, elles alloient vous chaponner, si votre cheval ne vous eût sauvé fort à propos de leurs mains. Il faut avouer

que le sort des grands hommes est bien à plaindre, témoin celui qu'a éprouvé Cartouche.

Chapelier nous reste pour prix de son attachement à l'aristocratie ; monstre inhumain, comment pourras-tu soutenir les regards des amis du bien public, toi, dont le peuple ne peut entendre prononcer le nom qu'avec horreur. Suis l'avis que nous allons te donner, peut-être le tems effacera-t-il les impressions sinistres que ton exécrable génie nous a donné de toi. Quand tu siégeras au Tribunal de Cassation, masque ta place par un tapis épais, et déguise ta voix. Cela ne te sera pas difficile, tant de fois tu t'es déguisé dans les comités, qu'actuellement tous les masques pourront te convenir, excepté celui de la vertu.

Pour vous, petit Muguet, votre rapport sur l'affaire du Roi, vous a fait faire fortune, vous pouvez maintenant tout braver, l'opinion publique n'est rien pour vous ; quand on est riche, on ne sait pas rougir ; en effet, de quoi auriez-vous honte ? vous avez lu votre rapport avec

une impudence qui dénotoit une âme incapable de se plier à la volonté générale, avec un ton que le crime seul peut donner et permettre.

Quand aux Foucault, aux Follevilles, aux Cisé ; en un mot, à tous les signataires protestans, nous leurs disons adieu, et mille fois adieu ; nous conserverons leurs noms, et les ferons passer à la postérité, afin qu'elle sache qu'en 1791, des antropophages siégèrent avec les Pères du Peuple, dévorèrent la substance du malheureux, exigèrent un tribut du pauvre, pour être plus facilement ses bourreaux, ses assassins ; mais, non, citoyens, ne les lisons pas, ces noms ; ils nous exciteroient à la vengeance, et nous sommes amis de la paix. Effaçons-les de notre mémoire, ils la saliroient ; que nos descendans ignorent qu'il existât dans l'Assemblée Nationale, des hommes ennemis implacables de l'humanité, des hommes que la terre ne portât qu'impatiemment ; en un mot, des tygres affamés de sang, et qui ne respiroient que le carnage.

Pères de la Patrie, par assis et levé, vous n'avez rien à craindre, vous êtes de braves gens, vous n'avez jamais fait parler de vous. Vous n'aurez point à vous plaindre de nous, nous vous avons donné 18 livres par jour, pour restaurer vos culottes, usées dans l'ignominie, sur les bancs du manège.

Français, le tableau que nous allons vous présenter, demande de notre part une touche plus délicate, nous allons broyer de nouvelles couleurs, et changer de peinceau.

Adieu, illustre et généreux défenseur de nos droits, vous que la cabale la plus infernale a tant de fois voulu ternir, vous, qui malgré les frémissemens de la rage de nos ennemis, et les hurlemens des séditieux, qui trop long-tems ont souillé le sanctuaire des lois, avez fait entendre les oracles de la vérité, et confondu l'imposture; que ne méritez-vous pas d'une Nation, que vous avez défendue avec tant de courage et d'énergie? vous avez des

droits à notre reconnoissance, et elle sera immortelle. Comme celui de Brutus, votre nom, inscrit dans les fastes de l'histoire, rappellera à nos derniers neveux, la gloire insigne d'un mortel, qui sut braver tous les périls, pour arracher sa patrie des mains cruelles du despotisme et de la tyrannie. Roberspierre; à ce nom seul, les plus indifférens sentiront renaître, un je ne sais quoi, qui les fera rougir de leur lâcheté, excitera en eux le courage, et en fera des héros.

Péthion, Buzot, Anthoine, Camus, Prieur, Dubois de Crancé, Rœderer, Barrere de Vieuzac, et Merlin; nous vous saluons, et vous protestons, à la face du ciel et de la terre, que jamais les services que vous nous avez voulu rendre, * ainsi que ceux que vous nous avez rendus, ne s'effaceront jamais de notre mémoire,

* La Nation doit autant, à ces héros pour leur courage, quoiqu'impuissans contre les efforts réunis des factieux de l'Assemblée, que s'ils avoient été les vainqueurs. *Voluntas pro facto reputatur.*

que l'aristocratie renverse les autels que la Nation vous doit, que vous importe. Vous en avez un indestructible dans nos cœurs; votre laurier passera de nos mains, dans celles de nos enfans, qui le transmettront à leurs descendans; ainsi, de race en race, la France bénira ses premiers amis, ses vrais, ses seuls pères, et plus elle comparera votre conduite à celle de vos antagonistes, plus elle les voüera à l'exécration, et rendra hommage à vos vertus et à votre civisme.

Puisse la Parque cruelle, ne couper le fil de vos jours, que dans cet âge où l'homme, accablé sous les rides et les glaces de la vieillesse, soupire après le tombeau, comme après un lieu de repos; ou plutôt que n'existe-t-il une Médée, qui puisse vous rappeller de la décrépitude à la force de l'âge! nos souhaits seroient accomplis, et vous verriez la France se renouveller mille fois avant de terminer votre carrièrre, et de remettre le dépôt précieux de vos froids ossemens, à une terre qui s'honorera toujours de vous posséder.

O vous que le choix du Peuple place aujourd'hui sur le siége de la législation, que la conduite de vos prédécesseurs, vous dirige dans les fonctions augustes que vous allez remplir. Vertueux; nous vous préparons des couronnes. Comme les Mauri, les Cazalès, les Malouet, les Chapelier, etc. etc; la haîne, le mépris, vous suivront jusqu'à la fin de votre carrière. L'infâmie marchera à vos côtés; quand vous l'aurez terminée, elle se placera sur votre front, et chaque vrai Français en vous voyant, dira: Voilà encore un traître à la patrie.

Français, ô vous nos frères, nos amis, nos concitoyens, n'oubliez jamais votre dignité, ne perdez pas vos représentans par des éloges anticipées; l'athlette n'obtient la couronne, qu'aprés la victoire. Qu'ilsayentvotreconfiance, ils en ont besoin; mais qu'au moment où ils dévieront, ils apperçoivent dans votre silence morne, le désaveu de leur conduite. Sur-tout, n'oubliez pas que c'est dans le respect, et l'obéissance aux lois que vous trouverez votre

bonheur. Fermez l'oreille à ces écrivains soudoyés par vos ennemis, à ce Babillard, à ce Chant du Coq, qui malheureusement trouveront, peut-être, dans la nouvelle législature, comme dans l'ancienne, des traîtres qui les gageront, pour noircir dans votre esprit vos plus zélés défenseurs. Vous allez les juger, ces esprits méchants : Brissot, malgré leur noirceur, malgré les calomnies qu'ils ont fabriqué pour l'éloigner, a franchi la barrière qui s'opposoit à son entrée dans le temple des lois ; il va déconcerter ses ennemis ; il va les faire rougir de leur audace, si cependant des traîtres peuvent rougir.

Morand, ce vil espion de France et d'Angleterre, va sans doute se prescrire le silence ; non, parle toujours, monstre abominable, exerce ta plume contre ton ennemi, tu lui rendras service. Plus tu t'efforceras de le déchirer, plus tu nous prouveras qu'il est digne de notre choix.

Théophraste, citoyen véridique de Paris.

